

RÉCIT DE PAUL LINTIER, 21 ANS EN 1914
CANONNIER AU 44^E RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE DU MANS
auteur de « Avec une batterie de 75, Ma pièce » / paru en 1916

Samedi 1^{er} août

C'est la guerre ! On le sait ; tout le dit. Il faudrait être fou pour ne pas croire à la guerre. Malgré tout, on se sent à peine ému : on ne croit pas. La guerre, la grande guerre européenne, ce n'est pas possible ! Pourquoi, pas possible ? Le sang, l'argent, tant de sang, tant de sang ! Et puis, si souvent déjà on a dit : c'est la guerre, et c'était la paix qui continuait. La paix va continuer encore. L'Europe ne se changera pas en charnier parce qu'un archiduc autrichien s'est laissé assassiner. (...)

Pourtant, qu'attendons-nous de minute en minute, nerveux et désœuvrés dans le quartier consigné, sinon l'ordre de mobilisation ? Des maréchaux de tous âges sont arrivés au Mans hier soir ; aujourd'hui chaque train en amène d'autres. Ils n'ont rien à faire. Un homme vêtu de velours brun à grosses côtes, depuis le réveil, regarde par la fenêtre le va-et-vient des artilleurs et des chevaux dans la cour. Il tire de temps en temps de sa poche une fiole d'eau-de-vie pour en boire une gorgée.

Je suis étendu sur mon lit : Hutin, le maître pointeur de la 1^{ère} pièce, mon ancien, à côté de moi, est vautre sur le sien. Les genoux en l'air, les talons aux fesses, il fume. De bas en haut, j'observe mon paquetage. Il penche. Machinalement je me lève pour le redresser.

– Hutin !

– Quoi ?

– Viens prendre un litre.

– Présent !

La cour du quartier est moins bruyante qu'à l'ordinaire. On ne voit pas de conducteurs revenant du polygone (lieu d'exercices), occupés à déharnacher leurs attelages devant les écuries. On n'entend pas les commandements des officiers et des chefs de pièce, dirigeant la manœuvre d'artillerie à l'ombre des platanes. Dans un coin un garde-parc graisse ses canons ; un cavalier, les deux mains dans ses poches, les rênes au bras, mène son cheval à l'abreuvoir ou à la forge. Au grand soleil, contre le mur des écuries de la remonte, quelques ordonnances font du pansage sans conviction. Seulement, une file d'hommes allant à la cantine ou en revenant, comme une ligne noire d'insectes sur le gravier blanc d'une allée, trace une des diagonales de la cour. Devant la cantine, on se bat pour avoir à boire. Il fait chaud. Toujours rien. Il est midi. On attend. Si cette fois encore ce n'était qu'une fausse alerte !

En blanc, les artilleurs que l'absence de manœuvre laisse oisifs, errent dans la cour d'honneur à l'affût des nouvelles. Sur la place de la Mission, des curieux se pressent à la grille fermée, on ne sait pourquoi. Il y a là surtout des femmes. Devant, quelques canonniers passent, sourient, farauds, le calot sur l'oreille, faisant déjà figure de défenseurs.

Près du poste qui sert de parloir, mais où l'on n'ose pas faire entrer les visiteurs, à cause des puces qui pullulent en cette saison, des femmes, des mères, des sœurs, des amies, viennent embrasser leurs soldats. Toutes sont braves. Elles cachent leur émotion. Mais l'angoisse accuse leurs traits, égratigne leur front, vieillit leur visage. Et puis leurs paupières sont bistrées, leurs yeux inquiets et profonds. Leurs regards n'osent pas se poser comme dans la crainte qu'on y lise l'anxiété et les terreurs dont aucune ne peut se défendre. Lorsqu'elles s'en vont, franchissant la petite porte sous les marronniers, après avoir vu l'artilleur disparaître dans un couloir au fond du quartier, tout à coup leur émotion éclate en un gros sanglot qui les surprend. Vite, presque honteuses, un mouchoir en tampon sur les lèvres, elles tournent court dans la rue Chanzy, comme si tous les hommes qui sont là ne comprenaient pas leur peine.

4 heures. Je sors avec le maréchal des logis Le Mée : autorisation spéciale du capitaine. Nous allons déposer, dans ma chambre de la rue Mangeard, sa tenue de sortie, des papiers, une valise. Nous nous préparons à dîner ensemble. J'ai débouché une bouteille de vieux Bordeaux. Le Mée me prend le bras : « Écoutez ! »

De la rue, par la fenêtre ouverte, monte un grand murmure. En même temps, quelque chose de magnétique, d'indicible et de précis nous traverse soudain tous les deux. Nous nous regardons ... La bouteille est restée penchée au bord du verre. Je dis : « Ça y est ! » Le Mée fait oui du front. Nous courons à la fenêtre. Dans la rue, vers le quartier d'artillerie, on découvre une houle de têtes. Tous les visages reflètent la même expression de stupeur, d'angoisse et d'égaré. Dans tous les yeux passe la même phosphorescence étrange. Des voix de femmes chevrotent, s'étranglent.

– Allons, Le Mée, à votre santé, et que, dans quelques mois, nous puissions trinquer ensemble.

– A notre chance !

Au trot, le sabre au bras, nous rentrons au quartier. Cette nuit-là, nous couchons encore dans nos lits.

Dimanche 2 août

Mon sac est prêt. J'ai roulé des mouchoirs avec mon manteau. Un maréchal des logis passe dans les chambres. « Tous les hommes au bureau ! » Le chef commence la distribution des livrets individuels et des plaques d'identité. La mienne porte d'un côté : « Lintier Paul », et au-dessous, E. V. (engagé volontaire) Cl. 1913 » ; de l'autre : « Mayenne, 1179 ». Dans le bureau on entendrait voler une mouche. J'ai un instant la vision d'un champ de bataille, de morts étendus au bord d'une fosse et qu'un sous-officier identifie à la hâte avant qu'on les ensevelisse. Ce n'est qu'une émotion très brève.

Avant tout, le Grand Événement rompt la monotonie de notre existence de caserne. On dirait que je ne sais quel aveuglement nous empêche d'envisager l'avenir au-delà des préparatifs de départ. Cette insouciance m'étonne : je la partage pourtant. Est-ce décision, courage ? Un peu, bien peu ... Croyons-nous seulement à la guerre. Je n'en suis pas bien sûr. On ne peut imaginer ce qu'elle serait, on ne peut en jauger l'horreur. Elle ne nous angoisse pas.

Vu d'une fenêtre du quartier : l'homme, un jeune, que la mobilisation appelle dès le premier jour, vient de franchir le seuil de la maison. Il marche à reculons, les doigts au-dessus des yeux pour apercevoir, malgré le soleil, un visage chéri, là-haut, à l'une des fenêtres du second étage. Elle, blonde, très jeune, extrêmement pâle, derrière les rideaux de mousseline, le regarde s'en aller, n'osant pas sans doute montrer à celui qui part son visage bouleversé et ses yeux pleins de larmes. Elle est debout, droite contre les rideaux, les doigts écartés sur sa poitrine dans une attitude tragique de douleur. Comme il va disparaître au détour de la rue, d'un coup elle ouvre la fenêtre toute grande et se montre une seconde. L'homme n'a pu la voir. Elle fait en arrière deux pas chancelants et s'abat dans un fauteuil, blottie, le visage dans les mains, secouée par les sanglots. Alors j'aperçois, dans la pénombre de la chambre, une bonne à coiffe bretonne qui lui apporte un tout petit enfant.

Midi. Nous quittons le quartier pour aller nous établir dans le cantonnement que la mobilisation nous assigne. (...) Nous n'avons rien à faire, sinon à étendre de la paille de couchage. Un moteur à gaz pauvre ne cesse de battre une mesure à deux temps, irritante à la longue. A la craie, sur les portes des bâtiments disponibles, les affectations sont faites d'une main inhabile. Les écuries de la pièce (le canon) sont établies sous un hangar ouvert d'un côté et où les futailles entassées au fond portent le harnachement. Ces écuries seraient commodes, sans le voisinage de sales latrines qui les empestent.

On a installé le logement des hommes au fond d'un verger planté de cassis et de pêchers, dans une bicoque qui ne semble échapper à la ruine que grâce à l'étreinte de vignes et de vignes vierges qui nouent et mêlent leurs branches sur ses murs décrépits. Les raisins sont déjà gros. La récolte prochaine sera belle. Où serons-nous lors des vendanges ?

On s'inquiète à peine de savoir si la guerre est déclarée : quelques phrases de diplomates prononcées ou à prononcer ! La guerre est déjà une réalité. On le sent. Quand partons-nous ? C'est la question qui nous occupe presque uniquement. Personne n'y peut répondre.

Les hommes sont toujours gais, insouciant, beaucoup moins nerveux qu'hier. Je ne sens pas peser sur mon esprit le poids énorme de soucis que je prévoyais pour une heure pareille. Je voudrais demander à tous mes camarades : « Croyez-vous avec votre cœur que dans quelques jours nous serons au feu ? » Et s'ils me répondaient : « Oui », je les admirerais, car moi, si je suis calme devant l'abîme béant, c'est que ma sensibilité ne l'a pas encore sondé. Je me répète : « C'est la guerre, la guerre effroyable, sanglante, la mort peut-être bientôt pour moi. » Je n'éprouve aucune émotion. Je ne crois pas. Il est vrai que devant le cadavre d'une personne très chère, au premier moment, on ne croit pas non plus à la mort. (...)

Lundi 3 août

On dit que les Allemands ont passé hier notre frontière en trois endroits. Mais hier on disait que nos soldats, malgré leurs chefs, avaient pénétré en territoire allemand. On dit ... on dit ... on dit à la fois les choses les plus sensées et les choses les plus folles. Que croire ? Rien, évidemment : ce serait le mieux. Mais on attend les nouvelles. Quand on en a, on hausse les épaules ; pourtant, lorsqu'elles annoncent des succès, on voudrait tant les croire que la plupart des scepticismes n'attendent, pour se laisser vaincre, qu'une vigoureuse affirmation. (...) J'ai le loisir d'écrire. Un établi me sert de bureau. Derrière moi, les chevaux de ma pièce, à coups irréguliers, battent le ciment du hangar. Je serais très bien, mais ces cabinets puent ! On dit que nous embarquerons vendredi. A Berlin ! A Berlin ! (...)

Nous accouplons nos chevaux ; nous formons les attelages de la pièce. Une pièce de tir, dans une batterie de 75, se compose, en matériel, d'une voiture-canon et d'une voiture-caisson, traînées chacune par 6 chevaux attelés à la Daumont ; en personnel, de 6 conducteurs, de 6 servants, d'un brigadier et d'un maréchal des logis, chef de la pièce. Mais ma pièce, la 1^{ère} de la 11^e batterie, compte en outre le chef de section, un brigadier de tir, un trompette et l'ordonnance du capitaine avec ses 2 chevaux : en tout, 18 hommes et 19 chevaux. Sur les 18 hommes, 17 appartiennent à l'active. Depuis presque une année, ils ont vécu la même vie, chaque jour ils ont manœuvré ensemble. Ainsi cette pièce a une existence véritable ; elle est une infime société, avec ses amitiés, ses antipathies et ses habitudes. (...)

Sur l'avenue de Pontlieue, on a établi les chevaux de réquisition en bataille sous les platanes. Il y en a des centaines, lourdes bêtes, ventruées et placides à crinières somptueuses et à fanons traînants. Des hommes en blouse les tiennent, immobiles au bord du trottoir, ennuyés par l'attente et par la faim. Il y a encore pêle-mêle, près de là, le long du mur du quartier d'artillerie, des charrettes et des camions dételés au hasard, réquisitionnés aussi.

Des femmes en toilettes claires, des militaires en uniforme ou en treillis, beaucoup ridiculement vêtus, toute une foule bigarrée coule à plein l'avenue. En groupes, des réservistes arrivent. Presque tous sont calmes, quelques uns sont gais ; il y en a qui sont ivres, et d'autres qui semblent l'être. Je n'en ai vu qu'un pleurer. Il était assis sur une balle de paille et fixait une courroie fauve toute neuve à son étui à revolver. Des larmes tombaient sur ses doigts malhabiles. Je lui ai mis la main sur l'épaule. Il s'est retourné et il a hoché la tête.

– Quelle misère ! Ma femme est morte la semaine dernière en accouchant. Une gosse de huit jours et personne pour soigner ça !

– Alors ?

– Alors, il a bien fallu que je la mette à l'assistance.

C'est à l'arrivée des lettres que les visages expriment le plus de tristesse. Le cantonnement est consigné, mais on permet aux sous-officiers de conduire les hommes en groupes à « L'abreuvoir », au café d'en face.



Mardi 4 août

Hier soir, à 9 h - appel purement théorique - le lieutenant a ouvert la porte de notre bicoque :

- Vous êtes bien, là-dedans ?
- Oui, mon lieutenant, au chaud, comme des petits lapins.
- Vous n'avez rien à demander ?
- A partir !
- A partir !... A partir !

Ce matin, Pelletier, la trompette, un Parisien qui sait un peu tout faire, procède à l'affilage des sabres de la pièce. Devant un établi, en bras de chemise, il manie une énorme lime avec un bruit horrible qui fait passer le frisson dans le dos et donne la chair de poule. Il s'interrompt parfois, et à grands coups, comme un furieux, pour vérifier les pointes et les tranchants, il découpe des caisses de bois blanc abandonnées là, dans un coin.

Au fond de ce cantonnement, où nous vivons au milieu des fables les plus insensées, attendant un ordre d'embarquer, alentour, dans les rues, sur la ligne de Paris à Brest, toute proche, la mobilisation générale semble un grand roulement de tonnerre ininterrompu dans une atmosphère saturée d'électricité. (...)

Il paraît que nous embarquerons demain soir. Nous commençons à nous ennuyer ici ; nous ne savons à quoi occuper nos journées. Je vais dormir dans notre bicoque, au fond du jardin. Il y fait sombre et frais. Le soleil, par la porte ouverte, dore seulement un grand rectangle de paille, où traînent des musettes et où brillent des armes. La lumière est superbe aujourd'hui, fine, légère, et comme le soir vient, l'air s'emplit de ces moucherons qui tourbillonnent et qui, dit-on, annoncent le beau temps.

J'ai pu sortir un moment. Les femmes aux yeux rouges, du geste, de la voix, du regard, nous enveloppaient de tendresse, nous, surtout, les jeunes qui partons les premiers.

- Vous partez quand ?
- Demain ... après-demain ...
- Pour où ?
- On dit Verdun... On dit Maubeuge ...
- Allons, bonne chance !
- Merci !

Bonne chance, toujours. C'est comme un viatique qu'elles nous donnent de tout cœur pour l'inconnu.

Mercredi 5 août

La guerre est déclarée depuis le 3 août. On se bat tout le long de la frontière. On annonce déjà des pertes émouvantes : 11.000 Français et 18.000 Allemands seraient tombés dans les premières batailles. S'agit-il de morts ou d'hommes hors de combat ?

Vraies ou fausses, ces nouvelles nous angoissent un moment. Mais vite notre extraordinaire insouciance l'emporte. Et puis, jamais heure a-t-elle été plus favorable à la revanche ?

Jeudi 6 août

Les Allemands sont entrés en Belgique, malgré la convention de neutralité. Je ne crois pas que cela surprenne personne. Mais, ce qui nous émerveille et doit étonner l'ennemi, c'est l'ardente résistance des Belges. Les Allemands viennent d'échouer dans une attaque en masse contre Liège. Si l'armée belge à elle seule a su les maîtriser, quels espoirs ne nous sont pas permis ? (...)

Sur la ligne de Paris à Brest, des convois d'infanterie, de cavalerie, du train des équipages roulent presque sans répit. Ils passent lentement avec un grand bruit de ferraille sur le viaduc qui enjambe l'avenue de Pontlieue, et que, héroïques, des territoriaux ventrus, armés de fusils gras et vêtus de sales treillis, gardent, baïonnette au canon. Des femmes, une foule de femmes avec des enfants sur les bras ou accrochés à leurs jupes, attendent là, sous le grand soleil. Elles restent debout, des heures entières, à contempler le défilé des wagons militaires fleuris de feuillage et illustrés de dessins naïfs à la craie. Il y a des grappes de soldats sur les marchepieds, dans les cabines des serre-freins et des chefs de train. Sur l'avenue, des fourragères, des attelages de réquisition qu'on essaie là, et qui, sous le harnachement, se rebiffent, ruent et finalement s'empêtrent dans les traits, lèvent des nuages de poussière.

En hâte, les femmes s'écartent, entraînant leurs enfants, pour éviter un cheval ou la roue menaçante d'un caisson. Mais entêtées, fiévreuses et comme enivrées de mouvement, de lumière et de bruit, elles restent là malgré tout. Et, lorsqu'un train passe, une bordée étonnante de cris aigus s'élève de leurs groupes que forment, déforment, dispersent et compriment les dangers de l'avenue.

A la porte de la cidrerie Toubanc, des fleurs, des rubans en bouquets, en gerbes, en pluie jonchent le trottoir, couvrent les affûts des canons, les caissons, les avant-trains. Des femmes, des jeunes filles apportent des hortensias, des glaïeuls et des roses à brassées. Leurs visages avivés par le soleil, par l'émotion de l'heure, leurs yeux brillants, leurs chevelures pleines de lumière apparaissent au milieu des fleurs. Comme la sentinelle ne doit laisser personne approcher, de loin elles jettent leurs bouquets. Des artilleurs qui achèvent le chargement des voitures, pour les remercier, leur envoient du bout des doigts des baisers qui les mettent en fuite.

Une petite fiancée est venue planter une grande gerbe tricolore sur la baïonnette d'une des sentinelles. Parmi les fleurs, l'acier luit.

Des femmes barrent doucement la route aux cavaliers pour fleurir le frontal des brides ou les boucles des sacoches. Et, là-dessus, une belle lumière d'août ruisselle, illumine la poussière, les verdure, anime le visage des femmes et les fleurs. (...)

Samedi 8 août

Enfin nous embarquons. Cette guerre commence pour nous par une fête des fleurs. Une foule de femmes et d'hommes grisonnants attendent sous les platanes, de l'autre côté de l'avenue. Des enfants viennent à nous, les bras pleins de fleurs. Les mères, qui les envoient, sourient ; mais que tous ces sourires de femmes sont tristes et navrés ! À leurs yeux bistrés on voit qu'elles viennent de pleurer, et aux plis de leurs lèvres on sent bien que, derrière le sourire, les larmes sont proches. Pour les petits – car à travers la rue il nous vient des tout-petits – cette journée est plus belle qu'une cavalcade. Ils rient de toutes leurs dents.

Nous avons passé les dernières heures de la matinée à parer nos voitures et le harnachement des chevaux. Il est midi. À mesure que l'heure du départ approche, sur l'avenue, le brouhaha décroît. A l'ombre, la foule s'immobilise. On attend... C'est presque dans le silence que le capitaine commande d'une voix claire, vibrante et riche : « En avant ! » De la foule, en écho, monte un grand hurrah, un hurrah où éclatent, très distincts, deux sanglots déchirants.

Jamais jour d'août ne fut plus lumineux. Les galeries des avant-trains, les roues des pièces, les boucles et les crochets des harnais, les gueules même des canons sont enrubannés et fleuris. Les couleurs vives des rubans et des fleurs se mêlent, se fondent en une harmonie de clarté sur la peinture gris-fer de nos pièces. (...)

Les rues sont pavoisées. Nous défilons au pas. Vraiment le départ de ces hommes, d'entre lesquels beaucoup ne reviendront pas, est admirable de sérénité. Les canonnières sourient, immobiles sur les coffres ou abandonnés au pas des chevaux. Les femmes sur notre passage ont des gestes tragiques d'adieu. Nous sommes émus, mais c'est plutôt l'émotion de ce peuple, tout entier dans la rue, qui nous gagne, qu'une angoisse venue de nous-mêmes.

L'embarquement aux docks est facile, à quai. Les servants hissent le matériel sur les trucks. Il fait chaud ; ils ont mis bas leurs vestes, et, rouges, les épaules aux roues des pièces, ils coordonnent leurs efforts au commandement : « Oh ! Ferme ! » des chefs de pièce, qui, monotone, se répète en écho interminable, tout le long du train. Les conducteurs ont beaucoup de peine à faire entrer les chevaux dans les fourgons. Les vieux chevaux de batterie connaissent la manœuvre, mais les chevaux de réquisition résistent. A deux, on leur passe un surfaix à hauteur des fesses et on les pousse de force sur les passerelles. Une fois dans le fourgon, il faut encore les faire tourner, les serrer pour qu'il en tienne quatre de chaque côté. C'est alors un vacarme infernal de sabots ferrés sur les planches et contre les parois de bois. Les bêtes enfin installées et maintenues en place avec des cordes à poitrail, les gardes-écuries établissent, dans l'espace libre entre les deux rangées de chevaux qui se font face, le harnachement et le fourrage pour la route.

Lorsque le train démarre, j'ai comme un éblouissement. Il me semble que quelque chose se rompt dans ma poitrine. Une brève angoisse m'étreint. Reviendrai-je ? Oui ! Oui ! J'en suis sûr. Mais pourquoi en suis-je sûr ?

Connéré-Beillé. Je suis assis sur une balle de foin entre mes huit chevaux. A tout instant, malgré mon fouet, ils happent le fourrage et soulèvent mon siège. La porte du wagon est grande ouverte sur la campagne ensoleillée.

Dimanche 9 août

Depuis quinze à dix-huit heures déjà, le train roule. Je suis garde-écurie. C'est là qu'on est le moins mal pour un pareil voyage. Couché sur le foin que j'ai secoué, j'ai dormi la tête bien encadrée par les panneaux matelassés d'une selle. Les chevaux, presque tous gourmeux, qui me bavaient sur la figure et éternuaient, m'ont éveillé. Déjà, il fait jour. Un brouillard d'été, très dense, flotte à hauteur d'homme sur les prairies. Le soleil, qui le perce par endroits, met dans les herbes un infini scintillement de rosée. Assis aux portes grandes ouvertes des fourgons, pieds ballants, les canonniers regardent défilier les paysages. Les trains vides qui croisent notre convoi effraient nos chevaux qui hennissent. Où allons-nous ? Nos officiers eux-mêmes ne le savent pas ; le mécanicien affirme qu'il l'ignore aussi. Il doit recevoir les ordres en route. Les territoriaux qui gardent la voie, pour nous saluer au passage, lèvent leurs fusils à bout de bras. Nous agissons nos fouets.

– Bonjour, les vieux !

– Bonne chance, les enfants !

Reims ! Le canal, le port entrevu, puis voici de grands pays lumineux couverts de blés mûrs. A peine, dans quelques champs, la moisson est-elle en gerbes. Presque partout sur pied, immobile dans la chaleur, elle éclaire de ses ors les collines lentes, les mouvements majestueux et sereins de ces belles campagnes. Il faut que j'ouvre tout grands mes yeux. Peut-être dans quelques jours ne verrai-je plus la beauté des moissons au soleil, leur somptueux manteau sous lequel apparaît le modelé grave des terres, comme une belle forme grecque, sous les plis légers du voile antique.

Nous allons à Verdun. Le train roule lentement. Dans chaque village, dans les jardins au bord de la voie, aux passages à niveau, des enfants, des jeunes filles, à deux mains nous envoient des baisers. On nous jette des fleurs et, quand le convoi s'arrête, on nous apporte à boire. »

SOUVENIRS DE L'INVASION DE 1914 À GERBÉVILLER

par Jean Godfrin - homme de lettres lorrain

dans Le Pays Lorrain / 1936 / « Le bouchon sur la vague »

Gerbéviller est un village lorrain situé en Meurthe-et-Moselle, sur la Mortagne (affluent de la Meurthe), à 13 km au sud de Lunéville.

Depuis l'attentat de Sarajevo, nous suivions à Gerbéviller les événements au jour le jour, mais avec ce recul du temps et de l'espace qui préserve les campagnes de toute nervosité. Pourtant le 31 juillet 1914 je décide d'aller aux nouvelles et, pour explorer un peu le monde extérieur, de passer l'après-midi à Lunéville. Ma première visite est pour l'abbé Guyon, premier vicaire de Saint-Jacques à qui j'apporte le salut de ses frères, mes amis. Avec lui je monte à l'une des tours de Saint-Jacques pour faire un tour d'horizon. De là-haut l'abbé me montre tout le secteur de la frontière où patrouille déjà, me dit-il, une partie de la 2^e division de cavalerie de Lunéville. Au quartier du 8^e dragons où je me rends ensuite dans l'espoir d'y rencontrer un de mes bons amis de Nancy, le cavalier Paul Benoît-Gény, on me répond que son peloton est sur la frontière.



La cour et la place du château présentent un aspect qu'on ne leur a jamais vu. Les chevaux des escadrons qui tiennent garnison dans l'ancienne résidence du roi de Pologne sont tous dehors, alignés la tête aux murs le long desquels ils sont attachés. Leur robe brillante qui étincelle au soleil témoigne de leur bonne forme. Derrière eux, par terre, le harnachement tout neuf de la collection de guerre fait une ligne éclatante et

fauve. Les hommes sont équipés prêts à partir. D'une aile à l'autre du château et sur la place, où les curieux s'amassent, cavaliers et gradés de tous rangs s'affairent, coiffés du bonnet de police. On sent qu'au premier signal chevaux, selles et cavaliers ne feront plus qu'un pour courir à l'ennemi. Adossé face à l'amont, au parapet du pont tout proche de la Vezouze, le colonel du 31^e dragons, la cravache sous le bras, en bonnet de police, lui aussi, comme au cantonnement, le regard ferme quoique vague, semble fixer au delà de l'horizon réel un horizon imaginaire où le porte, on le devine, son émouvante méditation. Je m'arrête pour le contempler discrètement pendant quelques minutes. Il est déjà parti, projeté fonctionnellement en avant, comme ses éclaireurs qui surveillent et protègent la frontière et que sa pensée accompagne. Il symbolise à la fois le chef et le guetteur, toute l'armée, toute la France, calme et résolue, debout devant l'ennemi.

De retour à la gare pour rentrer à Gerbéviller, je vois passer le dernier train, paraît-il, qui franchira la frontière à Avricourt. Les wagons sont bondés d'Allemands dont beaucoup, peut-être, vont bientôt revenir, l'arme au poing.

Par cette visite à Lunéville, en état d'alerte, en mission de couverture, je suis désormais plongé dans l'ambiance de guerre. Elle envahit Gerbéviller, à son tour, quelques heures plus tard.

Vers minuit les ordres d'appels individuels sont remis aux réservistes des jeunes classes. Les scènes émouvantes auxquelles ont donné lieu ces premiers départs m'échappent. De ma chambre à coucher sur le jardin silencieux, je ne me doute pas de ce qui se passe. Mais rendus plus tragiques par la nuit, ces adieux brusqués ont provoqué dans tous le pays, jusqu'alors tranquille et comme indifférent, une fièvre que l'aurore n'a point coupée et qui place les moins avertis face à la réalité et à l'héroïque devoir. « Heureux les morts ! » me dit une épouse et une mère qui avait vu son mari disparaître dans la nuit et qui pense peut-être que je suis orphelin.

Dans l'après-midi, mon ami Henri Grasse et moi allons, comme souvent, cueillir à la fermeture de son bureau le receveur des Domaines pour faire avec lui une promenade. Nos pas nous portent sur la route de Seranville. Arrivés au-dessus du viaduc de Bronville, au point d'où la route surplombe la vallée de la Mortagne et où le Donon et une partie des Vosges apparaissent au-dessus du clocher de Moyen, nous nous arrêtons, comme d'habitude, et devant le paysage nous nous taisons. Notre silence s'emplit aussitôt du bruit amorti des cloches qui sonnent éperdument derrière nous à Gerbéviller. Il est 5 heures du soir à peine. Ce n'est pas encore l'Angélus à cette saison. La mobilisation ? Ce n'est pas le tocsin, mais la volée. (...) Nous revenons sur nos pas. Un cycliste, en nous croisant nous lance : « Ça y est ! Voilà la mobilisation qui sonne ! » C'est donc en union intime avec la terre lorraine, en vue de la frontière qui suit au lointain horizon la crête des Vosges, que nous avons reçu l'Appel des Armes. A travers un paysage que sa souriante indifférence ne nous rend pas moins cher en ce moment, nous rentrons à Gerbéviller par le faubourg Saint-Pierre. Les femmes sont sur les portes, en larmes, les hommes, affairés, font leurs adieux aux voisins, aux amis, leurs derniers préparatifs, leurs ultimes recommandations. Des flammes brillent dans leur regard. Peu de mots. La plupart résolus, confiants dans le succès, comme soulagés d'en finir avec les menaces allemandes renouvelées d'année en année et de mettre enfin le peuple insolent à la raison. Ni forfanteries, ni lâchetés.

A la mairie des affiches sont posées : le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août. Pour nous, gens des frontières, contrairement à la proclamation de Poincaré, parue le lendemain (« *La mobilisation n'est pas la guerre* ») qui nous fait un peu l'effet de ces paroles d'espoir qu'on prononce sans conviction au chevet des mourants, la mobilisation et la guerre, c'est tout un. Et déjà nous tendons l'oreille, surpris de ne point entendre le canon et prêts à voir arriver des Prussiens.

Le dimanche 2 août les départs se poursuivent. On voit le comte Emmanuel de Lambertye monter dans un compartiment avec les réservistes de son âge. Son frère, Charles, le marquis de Gerbéviller, l'a précédé pour aller à Toulon reprendre son service d'enseigne de vaisseau. A ceux qu'il laisse, au premier rang desquels, sa mère, Madame la marquise de Lambertye, qui va, le lendemain, regagner Paris, après avoir mis le château de Gerbéviller à la disposition de la Croix-Rouge, le comte lance un adieu joyeux et plein d'espoir : « Nous reviendrons bientôt ! »

